

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 124 (1979)
Heft: 3

Artikel: Expédition en Himalaya et notre instruction de montagne : entretien avec le capitaine EMG Pierre-Richard Favez
Autor: Favez, Pierre-Richard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Expédition en Himalaya et notre instruction de montagne

Entretien avec le capitaine EMG Pierre-Richard Favez

Après ses études aux universités de Genève et de Lausanne, le capitaine EMG Favez enseigna pendant près de dix ans au collège de St-Maurice avant d'entrer, en 1973, dans le corps d'instruction de notre armée. Affecté aux écoles de montagne, il suivra un premier stage à la section des sciences militaires de l'école polytechnique de Zurich en 1976. L'année suivante, nous le retrouvons à l'Ecole de Haute Montagne de Chamonix.

De sa présence émane une calme détermination, reflet de deux tendances, son amour des choses de l'esprit et celui des voyages au long cours: les deux Amériques, l'Afrique du Nord, l'Asie, l'Europe de l'Est...

Le projet lui tenant le plus à cœur actuellement? Faire partie de la prochaine expédition au Lhotse. Passion de vaincre.

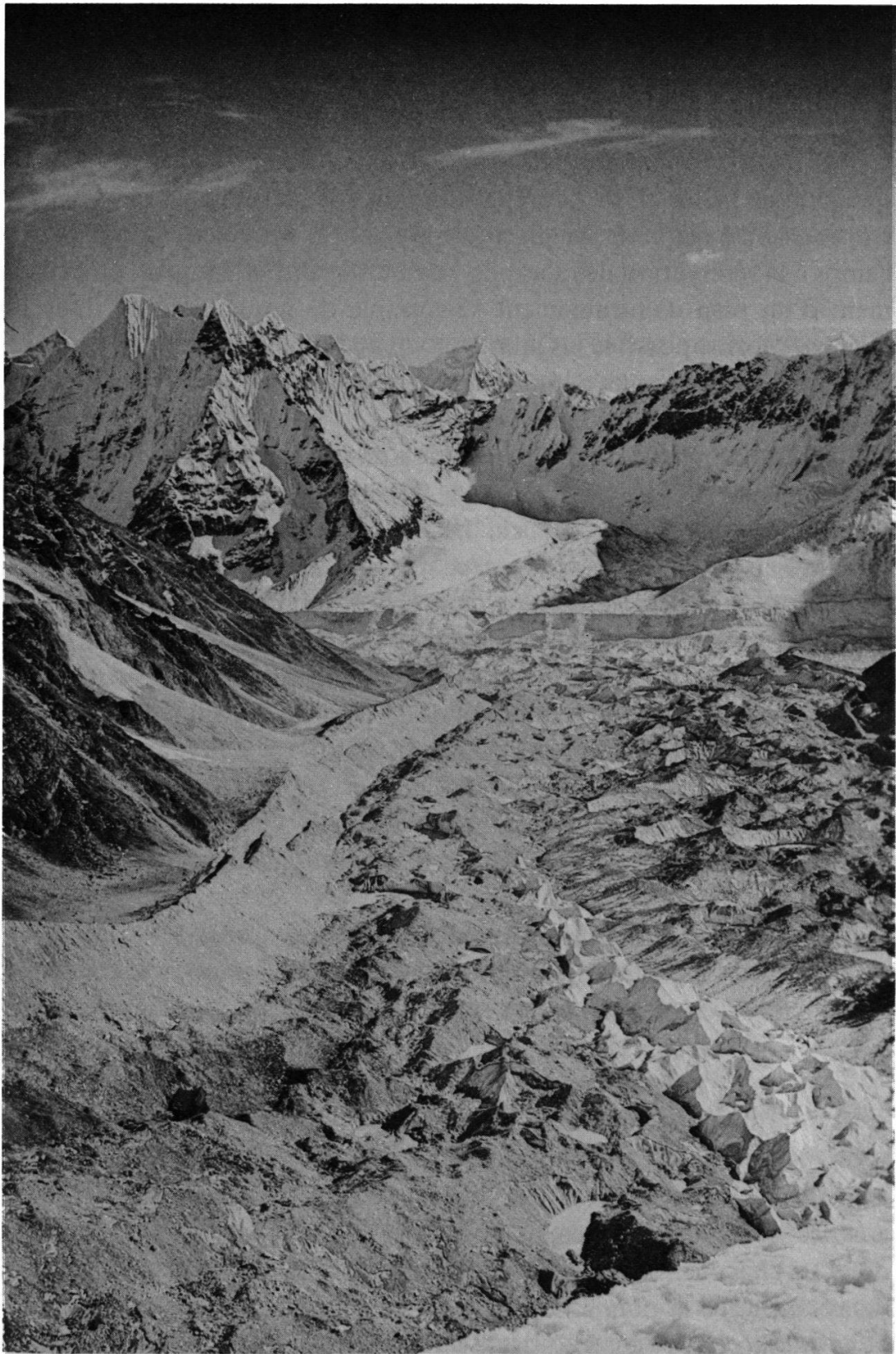
RMS: Il y a trois mois que vous êtes de retour d'une expédition en Himalaya et que vous avez repris votre activité professionnelle, passant des écoles d'infanterie de montagne romandes à notre école centrale de combat en montagne de Andermatt, après un «crochet» par Colombier. Veuillez situer cette expédition et nous dire comment vous avez été appelé à y participer.

Cap F: En octobre 1978, une expédition suisse emmenée par le guide valaisan Joseph Fauchère quittait notre pays pour le Népal, avec l'intention de gravir le Lhotse Shar (8300 m), sommet à l'est du fameux Mount Everest.

Comment y ai-je été associé?

Suite aux nombreuses courses dans les Alpes que j'ai eu l'occasion d'effectuer avec Joseph, devait naître l'idée d'une course au-delà des 4800 m du Mont-Blanc.

Initialement, nous envisagions le simple «trekking» en Himalaya mais bien vite l'idée en fut abandonnée car nous désirions vivre notre aventure, la vraie, avec tout ce qu'elle comporte de problèmes au niveau de la préparation (financière, matérielle, morale, physique, etc.).



Nous étions alors en été 1977 et, forts de la décision prise, nous nous sommes mis au travail. Un petit EM fut constitué et les missions réparties en fonction des compétences et affinités de chacun.

Quelles étaient ces charges ?

Fortement diversifiées, elles allaient de la recherche de fonds à l'acquisition de matériel; de la préparation du voyage au choix des vivres à emporter ou à acquérir sur place; de la fixation des voies à suivre et des camps à la réservation des sherpas, porteurs, yaks, ainsi qu'à l'établissement d'un plan d'entraînement susceptible de nous conduire dans la meilleure forme possible au jour J.

Une fois ces charges définies et réparties, il ne nous restait plus qu'à nous mettre à la tâche. En effet, ne devions-nous pas trouver près de 150 000 francs pour couvrir l'acquisition de matériels et de vivres, assurer le transport de près de 2 tonnes de frêt et payer 60 porteurs et sherpas 6 semaines durant. Certes, cela ne fut point une petite affaire mais chacun s'acquitta de sa mission avec conscience et beaucoup d'acharnement et, au terme de cette phase de préparation qui devait s'achever en août 1978, nous pouvions compter sur : 120 000 francs en liquide et en matériel réunis essentiellement par l'émission de cartes de supporter, par des dons en espèces ou en matériel de la part de maisons de sport, de fabriques, et par le truchement de la presse.

RMS: Quels étaient les autres membres de l'expédition et pouvez-vous nous en définir les fonctions ?

Cap F: L'expédition comprenait 10 membres, à savoir :

- 1 chef d'expédition ;
- 1 médecin ;
- 3 chefs de cordée ;
- 5 alpinistes devant assurer avec les porteurs le soutien des hommes de pointe.

Au niveau de l'organisation pour l'ascension proprement dite, le chef d'expédition était accompagné de 2 sherpas d'altitude, les chefs de cordée d'un chacun, alors que le médecin assurait, du camp de base, l'intendance ainsi que la poursuite des expériences médicales auxquelles nous nous étions prêtés dans le cadre d'une recherche scientifique, entreprise

par l'équipe du professeur Moret de l'Hôpital cantonal de Genève, portant notamment sur l'œdème pulmonaire et cérébral.

A côté de cette infrastructure de base, nous pouvions compter sur 1 cuisinier et 5 aides de cuisine, 1 sirdar (sherpa responsable de tout coordonner) et 60 sherpas et porteurs accompagnés de quelque 25 yaks.

RMS: Une absence d'une telle durée a-t-elle posé des problèmes sur le plan de votre activité d'instructeur?

Cap F: Non, car le temps nécessaire à la réalisation de cette expédition a été prélevé en partie sur mes vacances annuelles et en partie sur du temps «libre de service». Ce temps «libre» est bien connu des instructeurs: Dans une ER c'est, par exemple, la période séparant la fin de l'école de recrues d'automne et le début de l'école de sous-officiers de printemps. Si vous n'avez pas d'affectation à une telle époque (cours de formation permanente ou de recyclage, services de troupe, travaux au profit de votre école ou de votre arme), vous disposez de votre personne. Officiellement, de telles semaines servent à compenser quelque peu nos nombreuses absences et la longueur habituelle de la durée de nos journées de travail. Pratiquement, la plupart des instructeurs les utilise à mettre au point et à compléter leurs instruments de travail.

Il n'en reste pas moins que j'ai joui de la compréhension du Service de l'Infanterie, de l'administration militaire et du commandant des écoles d'infanterie de montagne. Permettez-moi de les en remercier ici.

RMS: Certains communiqués de presse ont renseigné laconiquement le public sur certaines difficultés rencontrées. Il semble que tous les objectifs n'aient pas été atteints. Pouvez-vous nous décrire les circonstances et tirer un premier bilan?

Cap F: L'objectif poursuivi par cette expédition était de deux ordres: atteindre le sommet du Lhotse Shar, d'une part, et, d'autre part, contrôler médicalement le comportement des alpinistes à haute altitude, tout en recherchant des solutions et des moyens permettant de contre-carrer l'œdème pulmonaire et cérébral.

En fait, le premier objectif n'a pas pu être atteint en raison des vents extrêmement violents (100-130 km/h) qui soufflèrent sans discontinuer

sur le glacier du Lhotse durant les 4 semaines réservées à l'ascension proprement dite. La force des vents était telle qu'à trois reprises notre camp de base (5300 m) a été emporté, alors qu'à 6500 m, altitude à laquelle nous avons décidé d'arrêter, l'un de nos sherpas a été enlevé comme un fêtu de paille et déposé à plusieurs mètres, sans blessure grave heureusement. Quant aux expériences médicales, elles purent se dérouler conformément au plan fixé par la faculté. Avant notre départ de Suisse, chaque membre se prêta à un ensemble d'examens tels que cathétérisme, test d'effort, examen du sang, des urines, etc.

Durant l'expédition, notre médecin soumit chacun des alpinistes et quelques sherpas à un électrocardiogramme journalier faisant lui-même l'objet d'un protocole destiné à l'examen des médecins suisses.

Au retour, des examens identiques à ceux effectués avant notre départ permirent au professeur Moret de tirer un ensemble de conclusions extrêmement intéressantes pour la science qui, dans les mois à venir, feront l'objet d'une communication.

Au terme de cette expérience, le bilan que nous pouvons tirer est assez simple, à savoir qu'à l'avenir, il faudra partir plus tôt, soit fin août-début septembre, afin d'éviter de s'exposer aux vents qui nous amenèrent à abandonner notre progression à 6500 m. D'autre part, nous devons disposer d'un laps de temps plus long, soit de 8 à 12 semaines.

En conclusion, si le sommet n'a pu être atteint, l'expérience vécue n'en demeure pas moins profitable à chacun et je ne puis que la souhaiter à tous ceux qui désirent connaître une fois leurs limites (physiques, humaines, morales), pour autant qu'ils ne les aient pas déjà éprouvées sous nos latitudes.

RMS: Vous avez eu l'occasion de tester un certain matériel, d'éprouver certaines techniques. Quel jugement portez-vous, à la lumière de cette expérience, sur le matériel en usage dans notre armée et l'instruction alpine de base que l'on donne dans nos écoles de recrues de montagne ?

Cap F: Le matériel emporté était un matériel très conventionnel, que chaque alpiniste pratiquant la montagne en hiver utilise dans nos Alpes. Seule la qualité, peut être, le différenciait de certains articles couramment vendus chez nous. En effet, mis à part le vent, nous devons lutter en permanence contre des températures de moins 30° à moins 35° et les caractéristiques du matériel doivent y correspondre.

Des essais très intéressants ont été effectués avec des survêtements en «Gore Tex» (fibre synthétique hydrophobe qui, bien que parfaitement imperméable, respire).

A la lumière de mon expérience, je puis dire que le matériel alpin en usage dans notre armée est tout à fait convenable pour des actions à moyenne altitude. Pour les altitudes supérieures à 2500 m, par mauvais temps (neige, pluie, vent) et par basse température, une veste type duvet et un survêtement type «Gore Tex» ou nylon renforcé apporteraient à nos soldats de meilleures conditions de survie et une aptitude au combat plus grande.

Quant à l'instruction alpine de base dispensée dans nos écoles de recrues de montagne, elle est tout à fait valable. Là où la formation pêche, c'est sur le plan de son application. Nos exercices de combat, exercices de mobilité ou à balles, se limitent trop souvent aux schémas des cours de caserne, si je puis m'exprimer ainsi, ou aux modèles étriqués de ceux que l'on peut jouer sur de petits lopins de terre mis gracieusement à notre disposition par les communes et bourgeoisies, mais dont l'utilisation est grevée d'une multitude de servitudes. Et c'est là le lot non seulement des ER : les CR ne sont guère mieux servis.

A mon avis, cette instruction doit encore être intensifiée et le souci de chaque officier doit être son intégration dans le cadre de chacun de ses exercices. D'autre part, un engagement de trois à quatre jours consécutifs, associant mobilité et tirs à balles, devrait être envisagé dans chaque ER et CR, afin de tester chacun, de l'officier au soldat, quant à sa capacité de vivre en milieu hostile sans possibilité de recourir, chaque soir, au réconfort apporté par la proximité d'une cabane ou d'un stationnement de base.

La montagne offre une dimension nouvelle à l'engagement de nos troupes, car n'y-a-t-il pas pire ennemi pour le soldat alpin que la pluie, la neige, le froid, le vent ou l'hostilité du milieu, à défaut de rencontrer celui auquel nous pourrions être confrontés en cas de conflit ?

D'autre part, n'y a-t-il pas pour nous officiers pire ennemi que la léthargie ?

Par conséquent, si nous ne voulons point devenir le servile valet de notre assaillant, il faut tout mettre en œuvre afin que cette instruction alpine ne soit pas qu'une vue de l'esprit ou une diversion bienvenue et

saine, mais bien une réalité à laquelle nous ne saurions nous soustraire faute d'intérêt ou de courage pour de tels engagements.

RMS: Vous venez de faire vos premières expériences à Andermatt. Comment les situez-vous par rapport à votre expédition himalayenne ?

Cap F: Je ne suis en mesure, bien entendu, de vous livrer que de premières impressions. Mais à voir les prestations de certaines classes d'aspirants-officiers, je ne crois pas que l'Himalaya sera encombré ces prochaines années. Je ne parle pas de technique mais d'allant, de cran, de discipline, laquelle exige, comme chacun sait, le don de soi. Cela me fait craindre pour la valeur combative de nos troupes. Je crois que nous ne devons pas avoir peur de le dire: il est temps que nous augmentions les exigences quant à la générosité dans l'effort, la volonté personnelle de s'engager à fond, la capacité de vivre et de survivre en milieu hostile. Peu important les savantes théories sur la défense nationale si nous ne savons pas agir pratiquement et avec acharnement dans le terrain, si nous nous laissons bientôt de répéter les modalités du combat et le comportement à avoir face à telle ou telle situation.

RMS: La montagne, c'est la solitude et, même en groupe, chacun se retrouve, tôt ou tard, face à soi-même. Cette vertu étant reconnue, que pensez-vous que ce terrain offre comme possibilités à notre infanterie de montagne et à ses cadres, alors que notre adversaire virtuel se caractérise par la puissance de son feu, sa mécanisation et son aéromobilité ?

Cap F: La montagne a imposé depuis toujours au combat un style et un rythme particuliers qui n'ont pas été modifiés fondamentalement par les derniers conflits.

L'apparition de possibilités nouvelles dans les domaines du feu et de la mobilité semble désormais de nature à bouleverser cet état de chose. Ce sont essentiellement:

- l'emploi des armes AC;
- le développement accéléré de la mécanisation;
- les ressources offertes par les engagements verticaux.

Ces éléments nouveaux, bien que sensibles aux contraintes tyranniques du milieu, ouvrent en effet des perspectives révolutionnaires dans le

domaine tactique et concourent à placer la montagne dans les zones possibles d'affrontements importants.

Aussi est-il raisonnable de retenir l'hypothèse dans laquelle un adversaire y engagerait des opérations d'envergure visant :

- soit à mettre la main, à l'intérieur d'un massif montagneux, sur des objectifs (politiques, économiques ou militaires) jugés essentiels;
- soit à s'ouvrir à travers une zone montagneuse des axes de communication indispensables à son combat.

Dans cette hypothèse, le contrôle des fonds de vallées importantes serait l'enjeu d'opérations menées par des unités mécanisées disposant du feu nucléaire et de l'arme chimique, appuyées sur les hauts par des actions d'unités spécialisées, disposant d'un degré d'aéromobilité suffisant pour manœuvrer à un rythme comparable.

Le combat fera donc appel à un éventail de moyens étendu qui tendra à augmenter son amplitude et accélérer sa cadence.

Cependant, en raison de son caractère propre, la montagne offre et offrira toujours de très grandes possibilités d'action à une troupe rustique et bien adaptée, en particulier celle de résister avec succès à un assaillant bénéficiant de la supériorité des moyens.

Par conséquent, la montagne constitue une aire géographique très favorable au combat de notre infanterie, seule capable de se déplacer avec ses moyens, quelles que soient les difficultés du terrain.

Quant à l'exercice du commandement, je dirai que le chef doit avoir l'expérience de la montagne ou doit s'entourer de subordonnés qui la connaissent et savent en apprécier les ressources, les difficultés et les dangers. L'impossibilité dans laquelle il se trouve bien souvent de remanier le dispositif en cours d'action donne toute leur importance aux dispositions prises initialement; aussi les cadres doivent toujours être en mesure :

- de juger les possibilités tactiques offertes par le terrain;
- d'apprécier les efforts qu'il pourra exiger de sa troupe selon son degré d'entraînement et son niveau technique;
- d'estimer et prévoir les délais qu'exigent tout mouvement et tout ravitaillement en terrain alpin en fonction des circonstances du moment.

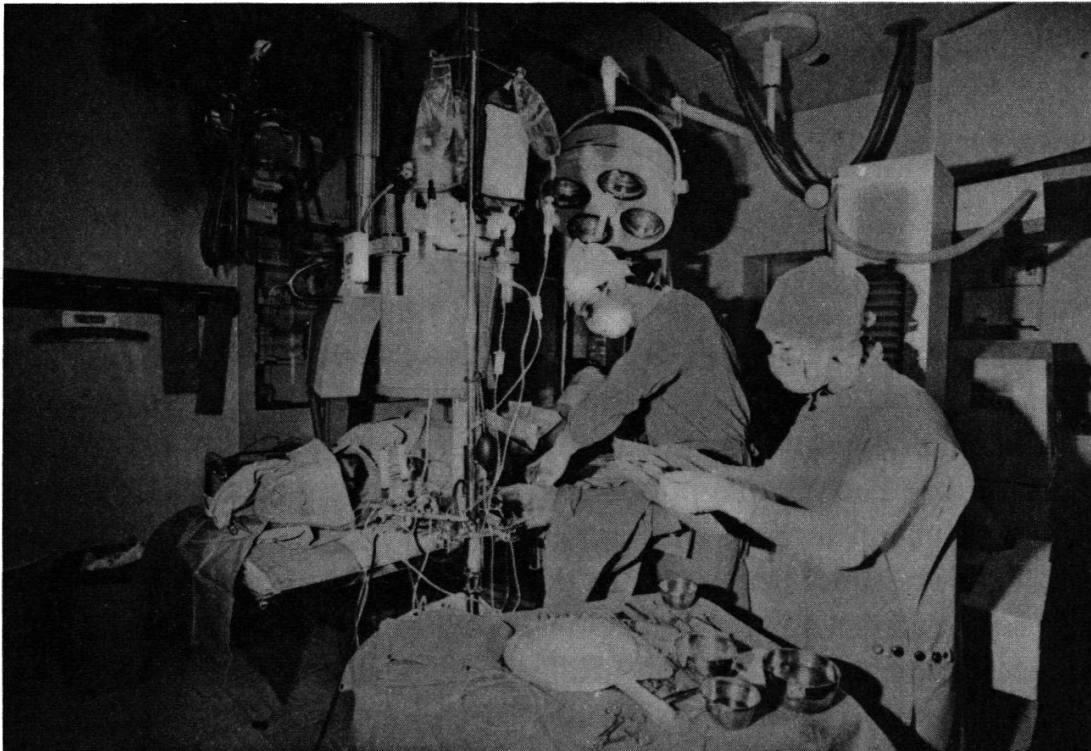
Les différents échelons du commandement demeurant souvent isolés du fait de l'étendue des zones d'action, du compartimentage du terrain, des impératifs de la protection AC et du mauvais temps, le chef sera fréquemment contraint à faire preuve d'initiative, car cet isolement l'obligera souvent à prendre des décisions sans recours possible à son supérieur. Aussi est-il indispensable qu'à chaque échelon le chef ait une connaissance précise des intentions du commandement et soit pénétré du but final recherché.

RMS: Au terme de cet entretien et à la lumière de votre expérience himalayenne, quels conseils pouvez-vous donner dans l'optique de l'éducation et de l'instruction des troupes de montagne ?

Cap F: En conclusion, je dirai qu'aux devoirs généraux de tout combattant, le soldat de montagne doit joindre le respect des règles suivantes.

1. Vis-à-vis de ses chefs et de ses camarades :
 - conserver dans les conditions d'existence les plus difficiles le *culte de la mission* et la *ferme volonté de la mener à bien*, en dépit de tous les obstacles nés de l'isolement, du terrain et des conditions climatiques rigoureuses;
 - avoir le *souci constant d'assurer la sécurité de tous* en respectant scrupuleusement la discipline de marche et de bivouac, pour éviter de trahir les déplacements ou la position du détachement;
 - pousser à l'extrême *l'esprit de camaraderie*, d'équipe, de «cordée», qui lui permettra de se dévouer jusqu'au sacrifice pour porter assistance à ses camarades, à ses chefs ou à ses subordonnés. (Je dis bien «subordonnés». Souvent l'homme du rang se trouve chargé d'une équipe.)

2. Vis-à-vis de ses armes et de son matériel :
 - connaître parfaitement les règles particulières *d'entretien et d'emploi de l'armement par grand froid*, sous peine de ne pouvoir l'utiliser au moment voulu;
 - avoir à l'extrême le *souci de l'économie des vivres et des munitions*, comme celui de *l'entretien du matériel et des équipements*;



- *ne jamais abandonner de matériel* — individuel ou collectif — et, lorsque les circonstances exigent un allègement momentané, *avoir le souci de récupérer*, dès que la mission le permet, le matériel laissé en dépôt en cours d'action.

3. Vis-à-vis de lui-même :

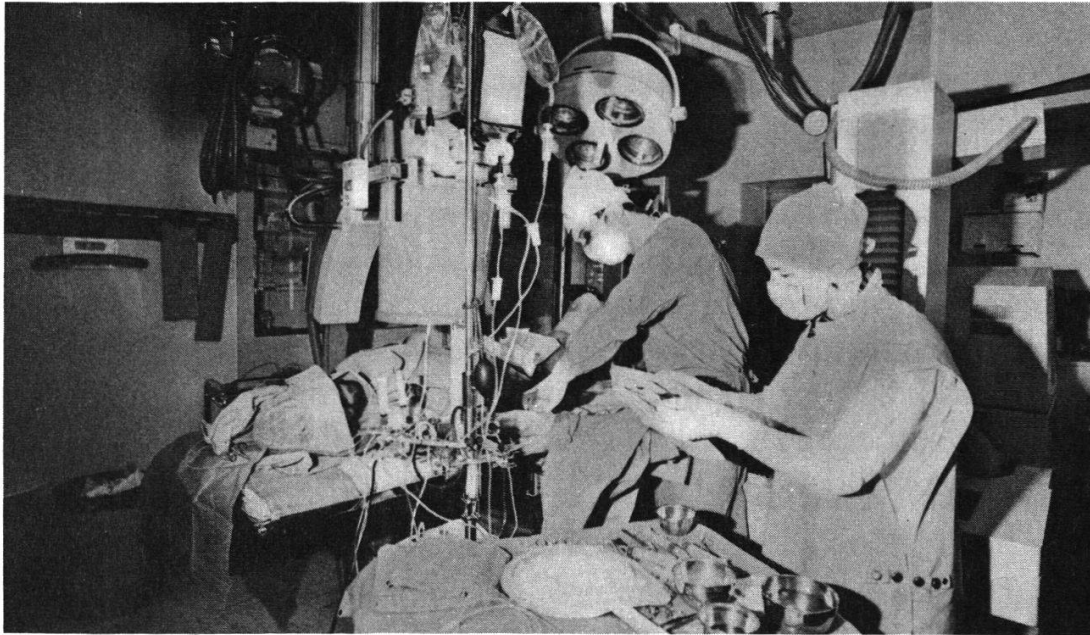
- considérer comme un devoir permanent *d'être toujours disponible* et d'éviter de devenir une charge pour ses camarades en se maintenant en parfaite condition physique grâce à une connaissance précise et à l'observance stricte des règles d'hygiène en montagne et par grand froid.

4. Vis-à-vis de la population :

- éviter tout acte susceptible de nuire à l'établissement et au maintien d'excellents rapports avec les populations dont l'appui ou la complicité peuvent se révéler indispensables dans de très nombreuses circonstances. ■

Légendes « tombées »

Si nos lecteurs ont compris sans autre que l'illustration de la page 103 (N° 3/79) représentait le glacier du Lhotse Shar (avec, en bas à droite, la «crique» du camp de base à 5300 mètres d'altitude), certains se sont demandé ce que cette vue de salle d'opération faisait en page 111, dans le contexte d'un article ayant pour thème l'Himalaya :



Elle représente «le chef de l'expédition lors de son cathétérisme de contrôle à son retour en Suisse».

RMS

Revue

Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift, N° 3, mars 1979

Le capitaine P. Forster donne un aperçu des grandes manœuvres d'automne 1978 de l'OTAN. Comprenant en tout 300000 hommes, elles consistaient en une trentaine d'exercices coordonnés s'étendant sur un mois. Le centre de gravité se situait en République fédérale d'Allemagne. L'exercice «Reforger» (abréviation-sigle de «Return of Forces to Germany») a montré une fois de plus la capacité du Military Airlift Command U.S.A. de transporter rapidement des forces importantes d'Amérique en Europe pour les jeter presque instantanément dans la bataille. La conception stratégique de l'OTAN voit huit axes de pénétration possibles dans le cas d'une attaque provenant de l'Est. Dans le secteur Nord-Europe: Mourmansk/Archangelsk vers le nord de la Norvège et du Mecklembourg/Prusse Orientale vers le Jütland et les sorties de la Baltique; dans Centre-Europe: Brandebourg-ports de la Mer du Nord-Ruhr; Thuringe-Fulda-Francfort, Trèves (pour couper la République fédérale en deux); Bohême-Bavière; Hongrie-Autriche-Bavière; Sud-Europe: Hongrie-Slovénie-nord de l'Italie; Bulgarie-Dardanelles-Marmara-Bosphore.

Le système de fusées d'artillerie Lance est présenté par le Plt St. Gerber. Il remplace les Honest John et Sergeant. Il est indépendant des conditions météorologiques, très